

CONCRETE MATTERS

GUILLAUME LINARD OSORIO
ECCE TERRA ET CETERA
GALERIE ALAIN GUTHARC
Du 10 janvier au 26 février 2014



Crédit photo Aurélien Môle

*Pour sa première exposition personnelle dans l'espace de la galerie Alain Gutharc, Guillaume Linard Osorio montre une série de nouvelles pièces que complètent la vidéo *Os Candagos* (2010) et le monochrome *The Colourful World of* (2010-2013), prolongements d'expositions antérieures.*

Absorbée par les processus industriels, l'architecture moderniste a intégré les matériaux à une sérialité d'objets à consommer : la singularité du matériau et de son travail sont ainsi effacées au profit de leur seule utilité, répétée dans des typologies où apparaissent des fonctions génériques : l'idée de la chambre, l'idée de l'habitation, l'idée du lieu et de l'outil de production...

La disposition des matériaux à se dépasser dans un absolu idéal a progressivement pris le pas sur leurs qualités intrinsèques et, de choses, ils sont devenus objets.

Partant de cette mutation, Guillaume Linard Osorio se propose d'aborder sans intention architecturale, et sans les sérialiser, l'ensemble des matériaux de construction : béton, fer à béton, ciment, BA13, prennent dans son travail une nouvelle position. Leur aspect physique est ici soumis à d'autres jeux, d'autres prolongements que celui de la construction.

C'est à une autre série que l'artiste invite, dans laquelle chaque pièce corrobore un *système discursif* selon l'expression de Jean Baudrillard, détourné de l'architecture.

Os Candagos, produit pour l'exposition personnelle de Guillaume Linard Osorio à l'Espace Croisé, centre d'art contemporain de Roubaix, s'appuie sur une scène de *L'Homme de Rio*, de Philippe de Broca. En effaçant toute figure humaine de la séquence où Jean-Pierre Belmondo est poursuivi par de mystérieux bandits dans le gigantesque chantier qu'est le Brasilia de la fin des années 1950, le film évoque le paradoxe d'une architecture moderniste se donnant comme finalité l'émancipation sociale tout en reléguant à un en dehors de la ville moderne les ouvriers qui la construisent.

Il donne également à voir l'intégrité de formes et de matières qui, débarrassées de toute intrusion, s'offrent comme purifiées au spectateur ; demeurent néanmoins les accidents qui scandent la course-poursuite, comme autant d'accidents rompant la linéarité et l'immuabilité du présent éternel, horizon ultime de l'utopie moderniste.

Bien que projeté au sous-sol de la galerie, et de ce fait accessible après un premier contact avec les nouvelles pièces que Guillaume Linard Osorio a réalisées pour cette première exposition personnelle, *Os Candagos* est à la fois le sous-bassement et le contrepoint des expérimentations proposées par *Ecce Terra Et Cetera*.

C'est en effet avant tout une confrontation physique, un rapport immédiat à des matériaux bruts que l'artiste, également architecte de formation, a souhaité éprouver.

La découpe à la scie des deux côtés, avers et revers, d'une plaque de plâtre BA13 recrée sur une matière industrielle la technique de l'appareillage sur livret que l'artisanat sur matière noble emploie pour placer en miroir les deux parties d'une feuille de marbre ou de bois. Le mouvement de la scie imprime des vagues et des ruptures dans un arrondi brut que balance la symétrie des deux lames placées côte à côte.

La mise en perspective des méthodes traditionnelles de la sculpture ou de l'ornementation avec celles utilisées aujourd'hui par l'architecture se développe également dans un duo de blocs de béton léger incrustés de colliers de perles : l'un, livré dans sa forme parallélépipédique pure, intacte, et posé au sol, fait écho à un autre où le travail de taille a déjà commencé ; excavant la matière, le geste dévoile les chaînes sur lesquelles se glissent les perles de plastique, combinant le creux de la forme à naître à un corps déjà présent, enchevêtré et comme suspendu. Le béton devient un écrin que le geste libère.

Sur un tondo de ciment gris s'étalent, presque éclipsées par un éclairage cru, les colorations de fards à paupière ; d'abord indistincts, les reflets ne parviennent à s'affirmer qu'une fois dissipée l'impression de mirage rétinien. La même opération de fusion, cette fois à l'envers, applique sur une toile brute un mélange à chaud de bâtons de pastel ; diluées presque uniformément et lissées sur le châssis, les couleurs laissent place à une palette de gris universels dont Linard Osorio avait commencé l'exploration à la galerie RDV à Nantes en 2010.

Au sol, *Tumbleweed* concrétionne, sur une armature de fer à béton, un lettrage formant E, T, C en argile rouge ; enroulée sur elle-même, la structure fait référence explicitement aux buissons qui, une fois séchés, virevoltent dans les plaines américaines des Rocheuses ou du Cerrado, conquérant sans s'y arrêter les grands espaces déserts dans une fuite sans jalon. Plus loin, le fantôme d'un vieux ballon de foot fatigué devient un fossile de mortier sur lequel s'amassent des chewing-gums mâchés agrégés lors de fictifs déplacements dans une cour d'école.

Mettant à profit un vocabulaire de formes et de techniques historiques, Guillaume Linard Osorio compose pourtant un répertoire singulier mettant à nu et à neuf les matières elles-mêmes, les délivrant de leur usage architectural comme de leur réemploi artistique : en s'inscrivant dans une relation directe, charnelle, au matériau, *Ecce terra et cetera* met au jour une vision fétichisée des matériaux de construction.